

# Le dernier baiser

Autor(en): **Fourrier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 45

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253229>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE DERNIER BAISER

Portenson est un joli village coquettement situé sur les côtes de la Manche; à cet endroit la mer forme une large grève et pendant la belle saison, quelques étrangers viennent y prendre des bains; ce sont pour la plupart des commerçants de Cherbourg ou de Rennes, attirés autant par la beauté du site que par le bon marché de l'existence. L'hôtel principal est tenu par la mère Varnier, une grosse normande, veuve depuis longtemps, dont la cuisine est renommée à vingt lieues à la ronde; elle est secondée par sa fille, Elodie, une jeune blonde de dix-sept ans, jolie et avenante, qui fait soupirer plus d'un gars.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel se trouve annexé un café qui, le dimanche, devient le rendez-vous de toute la jeunesse de Portenson. Elodie, vêtue du coquet costume du pays, sert les clients: les uns lui décochent des œillades, d'autres risquent un compliment: la jeune fille, aimable avec tous, sourit, mais ne donne d'espérance à aucun. Elle est un peu fière; elle n'ignore pas qu'elle est le plus beau parti du village. Elle sent qu'elle sera bien embarrassée le jour où elle devra faire un choix, car elle est trop jolie pour coiffer Sainte-Catherine et, dans le pays, elle ne voit pas un galant qui lui paraisse digne de la conduire devant Monsieur le maire.

Parmi les habitués qui fréquentaient le café, un jeune homme de vingt-cinq ans se montrait très assidu, Yves Ruello, un ouvrier menuisier venu depuis peu de la Bretagne, beau garçon, bien bâti, mélancolique et peu causeur, comme sont les enfants de la vieille Armorique. Dès qu'il arrivait, il s'asseyait dans un coin et prenait le *Nouvel-Liste de Cherbourg*, mais il ne le lisait pas; ses yeux ne quittaient pas la jeune fille qu'il aimait depuis le jour où il l'avait aperçue. Il s'en était épris subitement et, dès lors, elle avait fait l'objet de toutes ses pensées. Il gardait le secret de son amour au fond de son cœur, espérant vaguement, oubliant que la belle fille était trop fière pour abaisser ses regards jusqu'à lui, attendant une occasion pour se présenter, se contentant de la contempler en silence et de l'approcher.

La belle saison était venue ramenant les étrangers, la plage s'anima; un cirque, des chevaux de bois, s'étaient installés sur la place, en face de l'hôtel. Les baigneurs se disputaient l'honneur d'offrir les chevaux de bois à Elodie. Un soir, Yves s'enhardit et se présenta à son tour pour l'accompagner. Elle accepta. Légère et gra-

cieuse elle s'élança sur un cheval; Yves, tremblant de bonheur, prit place à son côté. Jamais il ne l'avait trouvée plus jolie. Le corps mollement incliné en arrière, le torse cambré, les jupes flottantes au vent, elle tournait, souriante et heureuse, bercée par les sons criards d'un orgue de Barbarie; parfois ses cheveux frôlaient le visage du menuisier qui pâissait à leur doux contact.

Tout à fait enivré, il perdit la tête.

— Mademoiselle, bégaya-t-il, ému au point de ne pouvoir articuler un son, il y a longtemps que j'ai envie de vous parler... mais... le respect que je vous dois...

Elle le regarda et partit d'un grand éclat de rire.

— Oh! ne vous moquez pas de moi, continua-t-il, ce que j'ai à vous dire est très sérieux: Vous me connaissez, Mademoiselle; je suis bon ouvrier, j'ai l'intention de m'établir; je vous aime depuis mon arrivée au pays. Si je ne vous déplaît pas trop et si vous le permettez, j'en dirai deux mots à madame Varnier.

Elodie ne riait plus.

— C'est inutile, dit-elle sèchement.

— Je sais que je ne suis qu'un ouvrier, mais il y a si longtemps que je pense à vous, que je me suis oublié... pardonnez-moi.

— Pour un menuisier, vous savez calculer, reprit-elle; vous vous êtes dit que ma dot ne nuirait pas pour vous établir.

— Je vous jure que je n'y avais pas songé, répondit Yves, atterré.

— Pourtant, vous n'ignorez pas que l'une ne va pas sans l'autre.

Les chevaux ne tournaient plus, elle sauta prestement à terre, laissant l'ouvrier tout décontenancé, rouge de honte, désespéré.

Parmi les étrangers se trouvait un Parisien, un jeune homme d'une trentaine d'années qui était descendu à l'hôtel de la mère Varnier. Petit, brun, il était toujours mis à la dernière mode; il avait le plus grand soin de sa personne: ses gants étaient irréprochables ainsi que la coupe de ses habits, ses bottines vernies sortaient de chez le meilleur faiseur. Il était venu prendre les bains de mer pour se reposer, disait-il, des fatigues des affaires. Il s'occupait d'opérations de Bourse. Il était familier, demandait à la mère Varnier des nouvelles de sa santé, faisait des compliments à Elodie sur sa beauté. Il devint l'hôte préféré de la maison; la jeune fille surtout s'empressait de satisfaire ses moindres désirs. Une certaine intimité s'établit entre eux; elle sortait avec lui. Elle paraissait fière de se montrer à son bras. Ils allaient se promener



Albanais de nobles familles

dans les environs; ce ne fut bientôt un secret pour personne que le Parisien était le fiancé d'Elodie.

Les étrangers partirent, il resta. Le mariage eut lieu fin novembre. Elodie, radieuse, était charmante en robe blanche, le front ceint de la couronne de fleurs d'orange. La noce dura plusieurs jours; la mère Varnier fit bien les choses: repas pantagruéliques, bal, rien n'y manqua. Aussitôt après, nos amoureux partirent pour Paris; le mari emportait la dot de sa femme, vingt-cinq mille francs, en promettant de la quadrupler avant peu. Il devait être économe, car pendant toute la durée de son séjour, personne n'avait vu la couleur de son argent.

(A suivre.)

## LES FOIRES

Les chemins de fer ont du bon et je ne pense pas qu'il soit beaucoup de gens à regretter les diligences de nos pères, lentes, incommodes et d'un tarif forcément élevé. La vie s'est faite plus active, plus facile et tout le monde, somme toute, y a trouvé son compte.

Mais de ce fait, bien des coutumes se sont modifiées, coutumes vieilles presque autant que le monde et qui, peu à peu, ont disparu de nos mœurs quand les moyens de communication sont devenus nombreux et rapides, ou du moins ont perdu la plus grande partie de leur importance d'autrefois.

Les foires sont du nombre. Jadis, quand la question des transports était encore un problème à résoudre, quand, d'autre part, les routes étaient peu sûres, on était bien forcé de se réunir en caravanes pour faire voyager en sûreté les marchandises, de se mettre en outre sous la protection des seigneurs et d'établir périodiquement, dans des centres déterminés à l'avance des ventes importantes. Mais tout cela est bien loin de nous, à présent; on peut courir les chemins sans grande crainte d'être pillé, et il est facile et peu coûteux pour les habitants des campagnes et les petits marchands des communes d'aller s'approvisionner à la ville voisine.

Dès lors, les foires ont perdu à peu près toute leur utilité et, si elles sont nombreuses encore, elles n'ont plus grande importance et ne tarderont pas à n'être plus qu'un souvenir.

La première foire ayant une origine authentique est celle que le roi Dagobert institua en l'an 629, dans le bourg de Saint-Denis près Paris. Elle durait quatre semaines, et les marchands de Provence, de Lombardie et d'Espagne y assistaient en très grand nombre. En l'an 710, elle fut transférée à Paris, entre les églises Saint-Laurent et Saint-Martin.

Charles-le-Chauve créa la « Foire du Lendit », qui avait lieu le mercredi précédant la Saint-Barnabé (11 juin), dans la plaine de Saint-Denis, à peu près à l'endroit où s'élève maintenant la Chapelle. Cette foire est célèbre dans l'histoire du Moyen-Age: c'était là que les écoliers et les clercs de la Basoche venaient, musique et bannières en tête, acheter du parchemin qui était l'un des objets les plus importants du commerce de la foire. C'était pour eux l'occasion de « moult tapage », dont les gens paisibles s'émurent plus d'une fois.

Les chroniques rapportent qu'en l'an 1291 il fut ordonné par le roi « que le premier jour des foires du Lendit et de Saint-Lazare, on ne pourrait faire achat de parchemin avant que les marchands de Monsei-

gneur le Roi, ceux de Monseigneur l'Evêque de Paris et les écoliers de l'Université eussent fait leurs provisions ».

Après la foire du Lendit, les principales foires de Paris furent la foire Saint-Germain, qui commençait quinze jours après Pâques et durait trois semaines. Elle se tenait à peu près sur l'emplacement actuel du marché Saint-Germain. Puis la foire de Saint-Lazare, qui devint la foire de Saint-Laurent, la foire du Temple et la foire aux Jambons, qui existe encore aujourd'hui et qui se tenait autrefois sur le parvis de l'église de Notre-Dame.

Les principales foires de province étaient celles de Beaucaire et de Guibray, qui eurent longtemps une très grande et très légitime réputation dans toute l'Europe, et aussi celles de Champagne, de Reims, de Caen, de Guingamp, du Pré, à Rouen, etc.

Certaines de ces foires ont encore quelque importance, mais elle va déclinant chaque année. Il faut désormais aller à l'étranger pour trouver des foires aussi fréquentées qu'elles l'étaient chez nous jadis et même dans les pays voisins; elles commencent à décliner pour les mêmes raisons qui font diminuer et périliter les nôtres.

On ne cite plus guère que trois foires ayant conservé leur vogue d'autrefois: celle de Leipzig, en Allemagne, pour la librairie; celle de Séville, en Espagne, et celle de Nijni-Novgorod, en Russie.

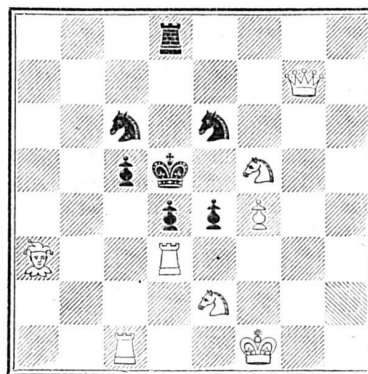
## NOS ILLUSTRATIONS

**La femme du joueur.** — Samedi, après la paie; il est tard, la pauvre mère lasse de ne pas le voir revenir a pris dans sa couchette l'innocent qui dort, et va, derrière la vitre de l'estaminet, voir si l'homme veut enfin revenir. Avec quelle angoisse elle regarde jeter avec les cartes l'argent si péniblement gagné pendant la semaine. Pour elle, c'est huit jours sans feu, ou il lui faudra encore aller mendier le crédit chez le boulanger.

**Les Albanais.** — Ce peuple, appelé « arnautes » par les Turcs, forme un groupe isolé parmi les indo-européens; on les considère comme les descendants des Illyriens, et sont dispersés dans l'Italie du nord, la Grèce, la Dalmatie et le Montenegro; grands et de belle taille, il n'est pas rare malgré qu'on soit en présence d'un peuple du sud, de trouver des yeux bleus et des cheveux blonds. Ruinés et dépouillés par les Turcs, ils plient sous le despotisme le plus avilissant. Malgré cela ils sont musiciens et ont une assez belle littérature. Dans la famille, le père est le maître absolu.

## ÉCHECS

PROBLÈME N° 23.



Mat en 2 coups